

Les écrits

IES ÉCRITS

Le flagrant délit

Zija Çela

Numéro 159, été–automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94995ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Çela, Z. (2020). Le flagrant délit. *Les écrits*, (159), 55–59.

LE FLAGRANT DÉLIT

Je ne sais plus qui a écrit qu'en été précisément les dragons s'en prenaient aux éléphants. La chaleur était si accablante, lourde et humide, que je songeai que je ne me réveillerais pas si je m'endormais. J'allais me désintégrer dans mon lit. Je me levai avant le jour, sans avoir pu trouver de repos, car les mêmes doutes et les mêmes dilemmes me rongeaient. Celui à qui je voulais m'en prendre n'était pas un éléphant ; d'après mes observations, c'était plutôt un long bipède, un individu sournois à qui j'allais, d'un coup de poing, briser la trogne au grand musée. Jusque-là, ce type s'était montré d'un flegme tenace, rusé et goguenard. Il semblait vouloir me dire de son regard fuyant : « Pourquoi tu dérites ces conneries ? ! Je sais que tu le sais que je tronche ta Fjona. »

L'assaut des dragons à la gorge en feu était désormais compréhensible pour moi. On avait probablement prouvé que le sang des éléphants restait froid en été. Sur ce point, pour moi, ça clochait. Pour pouvoir les prendre en flagrant délit, c'est-à-dire tous les deux ensemble au lit, il me manquait des preuves.

À la fin de la semaine, quand la canicule avait enfin baissé, je voulus leur tendre un piège. Le samedi matin, je dis à Fjona que j'étais invité à B. et que j'en reviendrais le lendemain. Invitera-t-elle son amoureux à la maison cette nuit ? Pardon de ne pas employer le vocable du quartier : son *trancheur*.

Je me rendis pour de vrai à B., Fjona aussi avait autrefois dressé la table pour cet ami de longue date, Roni Krisil (alias Edmond Kristo, ça me revient). J'avais fait sa connaissance à l'université des langues étrangères où nous étudions l'italien. Il interrompit soudainement ses études avant la fin de la deuxième année. Et, comme lui qui avait traîné les pieds, je ne parvins pas non plus à être diplômé. Une pleurésie, qui rechuta quelques temps après, me coupa de l'université à l'entrée de ma quatrième année. Mes soins durèrent des mois, tantôt je sortais du sanatorium, tantôt j'y retournais. Puis, comme j'étais devenu phthisique, je tournai le dos aux études et tentai de trouver un boulot.

Le père de mon ami Roni, Maznik Krisil, que j'avais prévenu la veille, m'accueillit avec générosité. Il n'oubliait pas, me dit-il, l'affection que j'avais portée à son fils, un campagnard qui avait osé se mêler à l'élite de la capitale. Ce sont ses mots, mais je le soupçonnai de les tenir de son fils à l'époque. Il se montra même surpris que je n'aie pas fait fortune, parce que j'avais encore

mon vieux motorcycle, un scooter déglingué que Roni utilisait aussi avant d'émigrer en Italie. Je fus également surpris. Autrefois, j'avais vu là-bas une petite maison et, aujourd'hui, je découvrais une bâtisse de trois étages avec une cour, un grand jardin et, autour, une enceinte de béton de deux mètres de haut. L'intérieur me sembla si bien agencé que je pensai qu'avec mes moyens je n'aurais même pas pu payer les poignées de porte dorées.

L'après-midi, nous sortîmes chasser dans l'olivieraie avec un fusil allemand qui avait les canons l'un sur l'autre. C'était la première fois que je me servais d'une arme. Se rendant compte que j'étais un débutant, Maznik Krisil ne s'attendit pas à ce que je descende un quelconque volatile, mais disposa des canettes de bières sur les troncs des oliviers et, sur une distance de trente pas, me laissa tirer cinq fois. Puis il sortit de sa musette un pistolet Zastava et se mit aussi à abattre des canettes, en tirant à toute allure, et même une fois en faisant une rotation comme un cow-boy. Je ne demandai pas au tireur qui avait l'air bien entraîné à qui appartenaient ce pistolet et ce fusil, mais il me passa par la tête qu'il pouvait bien détenir l'un et l'autre sans permis. Quelques heures après, quand j'allais me retrouver au commissariat de police, je mentionnerai le fusil, sans dire un mot du Zastava.

Nous prîmes le dîner très lentement. Maznik Krisil mangeait et buvait. Moi, je ne faisais qu'effleurer mes lèvres, parce que je devais repartir en scooter. Je lui avais dit pourquoi il me fallait absolument rentrer, j'avais laissé Fjona avec de la fièvre. Mais lui, en bon vivant qui souhaitait de la compagnie pour boire, insista pour que je passe la nuit chez lui. Sa sollicitude me mit tellement dans l'embarras que je fus contraint de lui avouer ma véritable raison. Ainsi, pensai-je, je pourrais recevoir quelques conseils d'un homme mûr, rompu par l'expérience. «Tue-les tous les deux!» me dit-il. Et, après un instant de réflexion, il coupa la poire en deux: «Règle son compte à cette gueuse et laissons son amoureux à mon associé! Ce tueur sait y faire, il accomplit lui-même la besogne ou paie un homme de main. C'est son affaire. Mais avec le gredin qui t'humilie, il te faudra aussi enterrer la vérité!»

Pour rendre cette éventualité plus crédible, il me raconta la façon dont il s'était accaparé le terrain de sa villa. Sur l'instant, à cause des tremblements qui saisirent tout mon corps, j'engloutis mon verre cul-sec. C'était un vin rouge coupé d'eau, de tant d'eau qu'il avait pris la couleur d'un rosé.

Alors que je rentrais à Tirana, sous la lumière de mon phare, mon œil saisit une jambe d'homme qui dépassait du rebord du canal. J'étais encore sur la route de campagne, environ trois cent mètres avant le carrefour de la voie périphérique. Quand j'arrêtai le moteur, je fus horrifié. Il me sembla que Maznik Krisil et son associé s'étaient entendus au téléphone, et pour me convaincre de quels hommes de parole ils étaient, m'avaient tendu ce piège en sacrifiant un passant au hasard.

Je n'eus pas l'idée de me demander si, pour le cas, j'avais une obligation légale, ou pas. J'étais le genre de type qui, voyant une personne à terre, même dans une jungle sans loi, oublie ses problèmes et se hâte de porter secours. Je me précipitai donc dans le canal, plaçai une main derrière la nuque de l'homme, et de l'autre, saisis l'encolure de sa chemise et tentai de le soulever. Mais cela ne le ramena pas à la vie. Ses bras pendaient et sa jambe droite retomba aussitôt dans le canal, comme si elle avait été en bois. Épouvanté et sentant mes mains devenir moites, je le lâchai. Alors, dans la plus haute confusion, j'appelai la police. Après leur avoir annoncé que j'avais trouvé un cadavre, du commissariat, ils m'interrogèrent sur des banalités, l'endroit exact où je me trouvais, ce que j'avais constaté sur le corps, puis ils me recommandèrent de ne pas abîmer les preuves et de ne laisser approcher personne.

Les premiers arrivèrent en voiture, deux agents en patrouille, mais le fourgon avec le groupe d'investigation ne tarda pas. Je me montrai si naïf que je m'imaginais pouvoir repartir. À cette heure, j'avais commencé à décompter en moi-même la minute à laquelle je me trouverais chez moi. Quoique j'aie les clés de l'appartement, je pensai ne pas pouvoir ouvrir la porte de l'extérieur. Mais « cette fente et ce pic » seraient tout de même bien attrapés, car l'instant viendrait où ils devraient m'ouvrir la porte, après s'être rhabillés. Voilà ce que j'avais en tête. Je voulais me dépêcher et je parlais confusément : « J'ai un souci urgent, est-ce que je peux partir maintenant ? » Mais il advint que je ne le pouvais pas. Le lieu de l'incident était encerclé d'un ruban où il était inscrit : ne pas franchir, scène de meurtre. Et moi, je me trouvais à l'intérieur de ce cercle.

Chacun y accomplissait son travail. (Quelqu'un prenait des photos au flash.) Je repérai l'inspecteur, parce qu'il donnait des ordres aux autres, et le commissaire de police judiciaire qui, avant de m'interroger, attendit qu'on

me fouille au corps pour vérifier que je ne portais pas d'arme. « Mais j'ai tiré avec une arme, laissai-je échapper, cet après-midi, j'ai tiré sur des canettes de bière, et maintenant j'ai du sang sur les mains. » Tous les véhicules, ainsi que l'ambulance qui venait d'arriver, avaient les gyrophares allumés et je vis le commissaire jouer des sourcils. On aurait dit qu'il se moquait de moi qui répétais : « J'ai du sang sur les mains. »

Après avoir relevé des preuves dans le noir, ils me conduisirent au commissariat, où ils se remirent à m'interroger depuis le début, comme s'ils avaient oublié la séance sur le lieu de l'incident. Ils se relayaient l'un l'autre. Tantôt c'était l'inspecteur, tantôt le commissaire. Et moi toujours la même chose : « J'ai un souci urgent, est-ce que je peux partir ? » Le premier, qui avait sous la mâchoire une glande sébacée semblable à un bourdon, me rétorqua brièvement : « Non et non ! » Le deuxième, qui ne pouvait effacer sur son visage la moue de ses lèvres et son agacement pénible, jouait des sourcils.

Mais il m'arriva à moi de jouer de l'esprit, car c'étaient toujours les mêmes questions auxquelles j'avais donné les mêmes réponses. C'est pourquoi, je fus surpris quand, en plus du sang de la victime sur les paumes, ils prélevèrent aussi sur mes vêtements et le dos de mes mains des échantillons du résidu laissé par le tir. Avant de les envoyer au laboratoire, la suie du barillet se voyait à l'œil nu sur leurs tampons de coton. « Ô Seigneur, dans quel pétrin me suis-je fourré en voulant porter secours à quelqu'un ! »

Je ne sais pourquoi, je n'interrompis plus l'inspecteur, je lui donnai ma réponse à sa question et guettai le commissaire pour pouvoir partir. Mais, comme s'il avait été sourd, celui-ci poursuivait avec la sienne :

« Tu as affirmé que tu n'avais eu aucun différend avec la victime. Mais quand est-ce que tu as rencontré cet homme pour la dernière fois ?

– Je l'ai vu pour la première et dernière fois dans ce canal. Puisque je ne le connaissais pas avant, comment est-ce que j'aurais pu l'avoir rencontré ? ! Je ne sais ni qui il est, ni où il habitait et encore moins ce qu'il faisait. J'ai un souci urgent...

– Assez, tu nous casses la tête, tu ne peux pas partir ! » L'agacement s'aggrava sur son visage.

C'est seulement le lendemain, vers l'heure du déjeuner qu'ils me rendirent ma liberté. Tout ce que j'avais dit, à propos du fusil aux deux canons superposés, à propos des canettes sur les troncs des oliviers, etc., tout était confirmé. À la villa de Maznik Krisil, ils avaient aussi trouvé les cinq douilles vides dans la cartouchière. Ils prirent mes empreintes digitales et me dirent qu'ils me rappelleraient pendant l'enquête, si besoin.

Tandis que je sortais, le commissaire de police judiciaire m'aperçut dans le couloir et m'interpella :

« Tu n'as pas l'air de te presser, maintenant.

– C'est inutile, dis-je, maintenant, je ne suis plus dans l'huile.

– Tu nous as parlé de flagrant délit. C'est ta chérie que tu voulais prendre ?

– Je n'ai pas de chérie.

– Si jeune, tu ne serais pas marié, tout de même ?

– Je ne suis pas marié.

– Mais alors qui est-ce que tu voulais prendre en flagrant délit ?

– Ma mère, répondis-je, je suis sûr que cette nuit elle a baisé avec un type qui lui a embrouillé l'esprit avec de la purée d'étoiles.

– Ne te casse pas la tête, nous aussi nous nous moquons de notre mère quand elle fait ça ! »

Extrait du roman *Ora e Zooparkut*, Tirana, Toena, 2017.

Né en 1946 à Shkoder,
Zija Çela fait des études de langues et lettres
à l'Université de Shkoder, puis s'installe à Tirana.
Il est critique littéraire et auteur de nombreux romans.
